

I

La jeune policière se tenait dans le coin de la pièce. Les murs blanchis à la chaux, la lourde porte, la table en bois avec ses deux chaises et la petite fenêtre au verre dépoli rendaient la pièce sans âme. C'était une froide après-midi, et elle se trouvait dans ce coin depuis qu'elle était arrivée pour prendre son service, deux heures plus tôt, et elle n'avait pour toute compagnie que la jeune fille ébouriffée et voûtée assise sur la chaise tournée vers le mur. D'autres personnes étaient entrées dans la pièce et avaient pris place sur l'autre chaise : d'abord, l'inspecteur principal Richard Stratton, accompagné de l'inspecteur de police Caldwell, qui était resté debout derrière lui ; puis Stratton s'était levé tandis qu'un médecin du Maudsley Hospital¹ s'était assis devant la jeune fille pour essayer de la faire parler. La jeune fille – personne ne connaissait son âge ni ne savait d'où elle venait, car elle n'avait pas dit un mot depuis qu'on l'avait amenée au poste le matin même, dans une robe tachée de sang, les mains et le visage maculés de boue – attendait maintenant d'être interrogée par une autre personne que l'on était allé chercher : une certaine Mlle Maisie Dobbs. La policière avait entendu parler de Maisie Dobbs, mais étant donné ce qu'elle avait vu aujourd'hui, elle n'était pas sûre que qui que ce soit aurait pu amener cette jeune prostituée à parler.

1. Hôpital psychiatrique de Londres.

La policière entendit soudain des voix de l'autre côté de la porte : celles de Stratton et de Caldwell, puis une autre. Une voix douce. Une voix qui n'était ni trop forte ni trop faible, une voix qu'il n'était pas nécessaire de hausser pour qu'elle fût entendue ou, pensa la policière, écoutée.

La porte s'ouvrit et Stratton entra, suivi d'une dame qui devait être Maisie Dobbs. La policière était étonnée, car la dame en question ne correspondait en rien à ce qu'elle avait imaginé, et elle s'aperçut ensuite que la voix, qui avait de la profondeur sans être grave, n'avait pas révélé grand-chose sur sa propriétaire.

Vêtue d'un tailleur uni bordeaux assorti de chaussures noires, et portant un porte-documents usé en cuir noir, la visiteuse sourit à la policière et à Stratton d'une manière qui fit presque sursauter la femme en uniforme, tandis qu'elle croisait le regard bleu nuit de Maisie Dobbs, psychologue et détective privée.

— Enchantée, mademoiselle Chalmers, dit Maisie, alors même qu'elles n'avaient pas été présentées.

La familiarité chaleureuse de la salutation décontenança Chalmers.

— Brrr ! Il fait froid, ici, ajouta la détective, se tournant vers Stratton. Pourrions-nous faire apporter un poêle à pétrole, inspecteur ?

Stratton haussa un sourcil et inclina légèrement la tête devant le caractère inhabituel de la requête. Amusée de voir son supérieur pris au dépourvu, Chalmers s'efforça de dissimuler un sourire, et la jeune fille leva les yeux, juste une seconde, parce que la voix de la dame l'y poussait.

— Parfait. Merci, inspecteur. Oh ! et peut-être une chaise pour mademoiselle Chalmers.

Maisie Dobbs retira ses gants et les plaça sur le porte-documents noir, qu'elle avait posé par terre, puis elle tira une chaise de sorte à s'asseoir non pas en face de la fille, de l'autre côté de la table, mais près d'elle.

Étrange, pensa Chalmers, alors que la porte s'ouvrait et qu'un agent apportait une autre chaise. Celui-ci quitta la pièce et revint avec un petit poêle à pétrole, qu'il plaça au pied du mur. Ils échangèrent un regard rapide et haussèrent les épaules.

— Merci, dit Maisie avec un sourire.

Ils comprirent aussitôt qu'elle avait remarqué leur communication furtive.

Maintenant assise à côté de la jeune fille, Maisie ne dit rien. Elle resta silencieuse pendant un certain temps, si bien qu'au bout d'un moment, Chalmers se demanda à quoi sa présence pouvait bien servir. Elle s'aperçut alors que cette Mlle Dobbs avait fermé les yeux et changé tout doucement de position, et même si elle n'arrivait pas vraiment à se l'expliquer, c'était comme si elle parlait à la jeune fille sans même ouvrir la bouche, de sorte que cette dernière – comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher – se pencha vers elle. *Mince alors, elle va dire quelque chose !*

— Je commence à me réchauffer.

La voix était ronde, l'accent du sud-ouest de l'Angleterre. La jeune fille parlait posément, roulant les R, et elle hocha la tête quand elle eut terminé sa phrase. Une fille de ferme. Oui, Chalmers l'aurait cataloguée comme une fille de ferme.

Maisie Dobbs ne dit rien, elle se contenta d'ouvrir les yeux et de sourire, mais pas avec ses lèvres. Non, c'étaient ses yeux qui souriaient. Puis elle toucha la main de la jeune fille et la prit dans la sienne. La jeune fille se mit à pleurer et, autre chose très étrange, d'après Chalmers, Dobbs ne lui passa pas un bras autour des épaules, et n'essaya pas non plus de la faire arrêter ou d'en profiter comme Stratton et Caldwell l'auraient sûrement fait. Non, elle resta assise là et hocha simplement la tête, comme si elle avait tout son temps. Elle surprit alors à nouveau la policière.

— Mademoiselle Chalmers, auriez-vous la gentillesse de passer la tête par la porte et de demander un bol d'eau chaude, du savon, deux gants de toilette et une serviette, s'il vous plaît ?

Chalmers acquiesça d'un bref hochement de tête et se dirigea vers la porte. *Oh, à coup sûr, ça va donner aux filles matière à discussion, tout à l'heure ! Cette petite comédie les fera bien rigoler.*

L'agent apporta un bol d'eau chaude, ainsi que les gants, le savon et la serviette. Maisie retira sa veste, la plaça sur le dossier de la chaise, et retroussa les manches de son chemisier de soie couleur crème. Elle tendit ensuite la main vers le bol, frotta un peu de savon sur un gant mouillé et le tordit pour en retirer l'excès d'eau. Puis elle fit lever à la jeune fille son menton, lui sourit, les yeux plongés dans les siens, et entreprit de lui nettoyer le visage, lui tamponna les tempes et le front à l'aide du gant tiède, qu'elle rinça plusieurs fois. Elle lui lava ensuite les bras, lui tenant d'abord la main gauche dans le gant et le faisant glisser jusqu'à son coude, puis prenant la main droite de la jeune fille. Celle-ci tressaillit, mais Maisie ne fit rien qui aurait pu indiquer qu'elle avait remarqué le mouvement, continuant à lui manipuler la main droite avec le gant avant de le passer sur son avant-bras, jusqu'à son coude, puis de le rincer une nouvelle fois.

Ce ne fut que lorsqu'elle s'agenouilla sur le sol pour prendre l'un après l'autre les pieds nus crasseux de la jeune fille et les débarrasser de la terre et de la saleté avec le deuxième gant que la policière s'aperçut qu'elle était comme hypnotisée par la scène qui se déroulait sous ses yeux. *C'est comme être à l'église...*

La jeune fille prit à nouveau la parole.

— Vous avez les mains très douces, mademoiselle.

Maisie Dobbs sourit.

— Merci. J'étais infirmière, il y a des années, pendant la guerre. C'était ce que les soldats disaient : que j'avais les mains douces.

La jeune fille hocha la tête.

— Comment t'appelles-tu ?

Chalmers écarquilla les yeux quand la jeune fille – qui était assise dans cette pièce sans même une tasse de thé depuis qu'on l'avait amenée au poste, douze heures plus tôt – répondit immédiatement.

— Avril Jarvis, mademoiselle.

— D'où viens-tu ?

— De Taunton, mademoiselle.

La jeune fille sanglota de plus belle.

Maisie Dobbs plongea la main dans son porte-documents noir et en sortit un mouchoir en tissu propre, qu'elle posa sur la table, devant la jeune fille. Chalmers s'attendait à ce qu'elle en sortît ensuite une feuille de papier pour prendre des notes, mais elle n'en fit rien ; au lieu de cela, elle continua simplement à poser des questions à la jeune fille, tout en finissant de lui sécher les pieds.

— Quel âge as-tu, Avril ?

— J'aurai quatorze ans au mois d'avril prochain, je crois.
Maisie sourit.

— Dis-moi, pourquoi es-tu à Londres et pas à Taunton ?

Avril Jarvis continua à pleurer sans discontinuer tandis que Maisie pliait la serviette et se rasseyait à côté d'elle, mais elle répondit tout de même à la question, ainsi qu'à toutes celles qu'elle lui posa au cours de l'heure qui suivit, et au terme de laquelle Maisie déclara que cela suffisait pour le moment ; on prendrait soin d'elle et elles discuteraient à nouveau le lendemain – il faudrait seulement que l'inspecteur principal Stratton écoutât son histoire, lui aussi. Venant alors étoffer le récit que Chalmers allait faire aux autres policières qui logeaient dans des

chambres à l'étage, sur Vine Street, Jarvis hocha la tête et répondit :

— D'accord. Du moment que vous êtes avec moi, mademoiselle.

— Oui. Je serai là. Ne t'inquiète pas. Tu peux te reposer, maintenant, Avril.

À la suite d'une petite réunion avec Stratton et Caldwell, Maisie fut reconduite jusqu'à son bureau sur Fitzroy Square par le chauffeur de Stratton, qui repasserait la prendre le lendemain matin pour un autre entretien avec Avril Jarvis. Maisie savait que beaucoup de choses dépendaient de l'issue de ce deuxième entretien. Selon ce qui serait révélé et de ce que l'on pourrait corroborer, Avril Jarvis passerait peut-être le restant de ses jours derrière les barreaux.

— Vous avez été absente longtemps, mademoiselle, dit Billy Beale, son assistant, passant une main dans ses cheveux rendus dorés par le soleil pour les ramener en arrière.

Il vint à sa rencontre, lui prit son manteau et l'accrocha à la patère, derrière la porte.

— Oui, c'était long, Billy. La pauvre petite n'avait aucune chance de s'en sortir ! Remarquez, je ne sais pas à quel point la police s'intéresse à ses antécédents pour le moment, et j'aimerais bien avoir quelques impressions et informations plus précises. Je veux être mieux préparée au cas où je serais convoquée pour témoigner sous serment.

Maisie retira son chapeau, le posa sur le coin de son bureau, et glissa ses gants dans le tiroir du haut.

— Je me demande, Billy... Doreen et vous auriez-vous envie d'aller passer le week-end à Taunton, tous frais payés ?

— Vous voulez dire, comme des congés, mademoiselle ?
Maisie inclina légèrement la tête sur le côté.

— Eh bien, ce ne sera pas exactement comme des congés. Je veux que vous vous renseigniez davantage au sujet d'Avril Jarvis, la jeune fille que j'ai interrogée ce matin. Elle m'a dit qu'elle était de Taunton, et je n'ai aucune raison de ne pas la croire. Découvrez où elle habitait, qui est sa famille, si elle est allée à l'école là-bas, si elle y a travaillé, et quand elle est partie pour Londres. Je veux savoir pourquoi elle est venue à Londres – je doute que ce soit pour faire le trottoir – et comment elle était quand elle était enfant...

Elle secoua la tête.

— Seigneur ! Elle n'a que treize ans aujourd'hui, ce n'est encore qu'une enfant. C'est épouvantable.

— Va-t-elle avoir des ennuis, mademoiselle ?

— Oh, oui ! De gros ennuis. Elle va être accusée de meurtre.

— Bon Dieu ! Et elle n'a que treize ans ?

— Oui. Alors, est-ce que vous pouvez aller à Taunton ?

Billy pressa ses lèvres l'une contre l'autre.

— Eh bien, ce n'est pas comme si Doreen et moi avions déjà pris des congés ensemble, hein ! Elle n'aime pas partir sans les gosses, mais, vous savez, je suppose que ma mère pourrait s'occuper d'eux en notre absence.

Maisie hocha la tête et prit un nouveau dossier en papier kraft, sur lequel elle écrit *AVRIL JARVIS*, et le donna à Billy, accompagné d'un paquet de fiches sur lesquelles elle avait griffonné des notes en attendant son entretien avec Stratton et Caldwell.

— Bien. Faites-moi savoir le plus tôt possible si vous pouvez y aller et, si oui, quand vous pourrez vous mettre en route. Je vous avancerai l'argent pour le train, pour une pension de famille et d'éventuels faux frais. Bon ! Et maintenant, remettons-nous au travail : je dois partir de bonne heure, ce soir.

Billy prit le dossier et s'assit à son bureau.

— Ah, oui ! vous allez voir votre vieille amie, Mme Partridge.

Maisie porta son attention sur le grand registre posé devant elle. Elle ne leva pas les yeux.

— Oui, Priscilla Partridge – Evernden, comme elle s'appelait encore quand nous étions toutes les deux à Girton¹. Au bout de deux trimestres, en 1915, elle a rejoint le corps du First Aid Nursing Yeomanry² et a conduit une ambulance en France.

Maisie soupira et leva les yeux.

— Elle n'a pas pu supporter de rester en Angleterre après l'Armistice. Ses trois frères avaient été tués à la guerre, et ses parents étaient morts de la grippe espagnole, alors elle est allée vivre sur la côte atlantique, en France. C'est là qu'elle a rencontré Douglas Partridge.

— Je crois avoir déjà entendu ce nom...

Billy se tapota la tempe avec son crayon.

— Douglas est un célèbre auteur et poète. Il a été grièvement blessé pendant la guerre, il a perdu un bras. Ses poèmes autour de la guerre ont tout d'abord été très controversés quand ils ont été publiés ici, mais il a réussi à poursuivre son travail – même si son œuvre est très sombre, si vous voyez ce que je veux dire.

— Pas vraiment, mademoiselle. J'avais entendu parler de lui, mais, vous savez, la poésie, ce n'est pas mon rayon, pour vous parler franchement.

Maisie sourit et continua :

— Priscilla a trois garçons. Elle les appelle « les crapauds » et dit qu'ils sont exactement comme ses frères, toujours en train de manigancer quelque chose. Elle est de retour à Londres pour jeter un œil à des établissements scolaires afin de les y inscrire, pour l'année prochaine. Elle et Douglas ont

1. Girton College, établissement prestigieux rattaché à l'université de Cambridge.

2. Unité de femmes rattachée à l'armée de réserve britannique.

décrété que les garçons grandissaient et avaient besoin d'un enseignement britannique.

Billy secoua la tête.

— Je ne crois pas que je pourrais me séparer de mes gosses... Oh ! désolé, mademoiselle.

Il plaqua une main sur sa bouche, se rappelant que Frankie Dobbs avait envoyé Maisie travailler comme femme de chambre chez lord Julian Compton et sa femme, lady Rowan, quand sa mère était morte. À l'époque, Maisie avait à peine treize ans.

Maisie haussa les épaules.

— Il n'y a pas de mal, Billy. C'est du passé, maintenant. Mon père a fait ce qu'il estimait être le mieux pour moi, et c'est aussi ce que fait Priscilla pour ses fils, sans aucun doute. Chacun ses idées ! Nous devons tous nous séparer un jour ou l'autre, n'est-ce pas ? dit-elle avec un nouveau haussement d'épaules. Finissons de nous occuper de ces factures, et rentrons chez nous.

Depuis un an, Maisie habitait la maison de lord et lady Compton située dans le quartier de Belgravia. Le logement avait été offert à Maisie pour rendre service à lady Rowan, qui voulait que quelqu'un en qui elle avait confiance vît « à l'étage » pendant son absence – Maisie était maintenant une femme indépendante qui avait sa propre affaire, depuis que son mentor et ancien employeur, Maurice Blanche, avait pris sa retraite. Ainsi, au lieu d'un lit modeste dans les quartiers des domestiques au dernier étage du manoir – sa première expérience sous ce toit –, Maisie occupait les pièces élégantes du premier étage. Les Compton passaient plus de temps à Chelstone, leur maison de campagne dans le Kent, où le père de Maisie était le palefrenier. L'avis général était que la propriété de Belgravia n'était plus conservée que pour être transmise à James, le fils des Compton, qui gérait les affaires familiales au Canada.

La plupart du temps, Maisie était seule dans la maison, en dehors d'un petit effectif de domestiques ; puis, à la fin de l'été, lady Rowan revenait en ville pour prendre sa place en tant que l'une des principales hôtes de Londres. Cependant, la prodigalité était restreinte depuis l'année précédente, quand lady Rowan, faisant preuve d'une compassion peu commune au sein de l'aristocratie, avait déclaré : « Je ne peux tout simplement pas me permettre de tels événements alors que la moitié du pays n'a pas assez à manger ! Non, nous allons restreindre notre train de vie et voir plutôt ce que nous pouvons faire pour tirer le pays de cette situation épouvantable ! »

En arrivant à Ebury Place, ce soir-là, Maisie gara sa MG dans les écuries, à l'arrière de la maison, et elle remarqua tout de suite que la Rolls-Royce de lord Compton était rangée à côté de la vieille Lanchester et que George, son chauffeur, s'entretenait avec Eric, un valet de pied qui s'occupait des automobiles quand George était dans le Kent.

George se toucha le front et ouvrit la portière de Maisie pour elle.

— Bonsoir, mademoiselle. Ravi de vous voir !

— George ! Que faites-vous ici ? Lady Rowan est-elle à Londres ?

— Non, mademoiselle, seulement Monsieur. Mais il ne reste pas. Il va juste aller à une réunion d'affaires, et ensuite à son club.

— Ah... Une réunion à la maison ?

— Oui, mademoiselle. Et si ça ne vous dérange pas, il a dit qu'il aimerait que vous le rejoigniez dans la bibliothèque dès que vous seriez de retour.

— *Moi ?*

Maisie était étonnée. Il lui arrivait de se dire que lord Compton avait accepté de la soutenir financièrement au cours de ses premières années d'études uniquement pour

faire plaisir à sa femme, même s'il s'était toujours montré tout à fait cordial dans leurs échanges.

— Oui, mademoiselle. Il sait que vous sortez ce soir, mais il m'a dit de vous dire que ce ne serait pas long.

Maisie adressa un hochement de tête à George, puis elle remercia Eric, qui s'avavançait avec un chiffon pour lustrer la MG déjà rutilante. Au lieu d'entrer par la porte de la cuisine, une liberté qu'elle avait pris l'habitude de se permettre, elle se dirigea d'un pas vif vers la porte d'entrée, qui fut aussitôt ouverte par Sandra, la plus âgée des domestiques en l'absence du majordome, Carter, qui était à Chelstone.

— Bonsoir, mademoiselle, dit Sandra, ne faisant qu'une brève révérence, sachant que Maisie détestait ce genre de formalités. Monsieur...

— Oui, George vient de me le dire.

Maisie donna son chapeau et son manteau à Sandra, mais elle garda son porte-documents. Elle jeta un coup d'œil à la montre d'infirmière épinglée au revers de sa veste, un cadeau que lady Rowan lui avait fait lorsqu'elle avait été envoyée en France en 1916. Depuis, la montre était son talisman.

— Merci, Sandra. Écoutez, pourriez-vous me faire couler un bain, s'il vous plaît ? J'ai rendez-vous avec Mme Partridge au Strand Palace à 19 heures, et je ne veux surtout pas être en retard.

— Entendu, mademoiselle. Dommage qu'elle ne puisse pas loger ici ! Ce n'est pas comme si nous n'avions pas la place.

Maisie tapota ses épais cheveux bruns et répondit tout en se dirigeant d'un pas rapide vers l'escalier majestueux.

— Oh, elle a dit qu'elle voulait profiter d'avoir quelques jours de répit loin de ses garçons pour se faire servir dans un hôtel somptueux !

Derrière la porte de la bibliothèque, elle se prépara avant de frapper. Les voix de deux hommes lui parvenaient :

celle de lord Compton, incisive et décidée, et une autre, grave et résolue. Elle l'écouta, ferma les yeux et commença à articuler en silence les mots qu'elle entendait, bougeant instinctivement son corps de sorte à prendre une posture suggérée par la voix. Oui, c'était bien là un homme déterminé, un homme qui avait une certaine prestance, et un poids sur les épaules. Elle songea qu'il s'agissait peut-être d'un avocat, mais une chose éveilla son intérêt dans les quelques secondes avant de frapper à la porte et d'entrer dans la bibliothèque : la voix de l'homme, telle qu'elle l'interprétait, trahissait une peur certaine.

— Maisie, c'est gentil à vous de nous consacrer quelques minutes de votre temps précieux !

Julian Compton tendit la main à Maisie pour l'attirer dans la pièce. C'était un homme grand et mince, aux cheveux gris rejetés en arrière, et dont l'aisance d'une élégance nonchalante suggérait la richesse, l'assurance et le succès.

— C'est un plaisir de vous voir, lord Julian. Comment se porte lady Rowan ?

— En dehors de cette maudite hanche, rien ne l'arrête ! Bien sûr, il y aura bientôt un autre poulain... peut-être la nouvelle promesse du Derby¹ d'ici deux ou trois ans !

Lord Compton se tourna vers l'homme qui se tenait dos à la cheminée.

— Permettez-moi de vous présenter un très bon ami, sir Cecil Lawton, avocat de la Couronne.

Maisie s'avança vers l'homme et lui serra la main.

— Bonsoir, sir Cecil.

Elle perçut le malaise de l'homme, la façon dont son regard fuyait le sien, se fixant plutôt quelque part au-dessus de son épaule, avant de se poser sur ses pieds puis de se

1. Derby d'Epsom.

porter à nouveau sur lord Julian. *Je sens presque la peur*, pensa Maisie.

Cecil Lawton ne mesurait que quelques centimètres de plus qu'elle. Il avait les cheveux ondulés et gris foncé, et la raie au milieu. Il portait des lunettes demi-lune, et son nez bulbeux semblait perché de manière gênante sur sa moustache gominée. Ses vêtements étaient coûteux, quoiqu'ils ne fussent pas neufs. Maisie avait rencontré de nombreux hommes comme lui dans le cadre de son travail, des avocats et des juges qui avaient autrefois beaucoup investi pour faire bonne impression, mais qui, ayant atteint l'apogée du succès dans leur profession juridique, ne considéraient plus Savile Row¹ avec la révérence de leurs jeunes années.

— Je suis enchanté de vous voir, mademoiselle Dobbs. Vous vous souvenez peut-être que nous nous sommes déjà rencontrés. Vous témoigniez alors dans l'affaire Tadworth. L'accusé aurait très bien pu être envoyé à la prison de Wormwood Scrubs, sans vos observations perspicaces.

— Merci, sir Cecil.

Maisie avait maintenant hâte de savoir pourquoi on la présentait à Lawton, entre autres afin de pouvoir aller se préparer pour son dîner avec Priscilla. Elle se tourna vers lord Julian.

— On m'a dit que vous vouliez me voir, lord Julian. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Lord Julian regarda furtivement Lawton.

— Asseyons-nous. Maisie, sir Cecil a besoin qu'on lui confirme des informations reçues il y a quelques années, pendant la guerre. Il est venu me trouver, et je lui ai tout de suite dit que vous pourriez peut-être l'aider.

Il jeta un autre coup d'œil à Lawton, puis reporta son attention sur elle.

1. Rue de Londres où se trouvent les plus grands tailleurs.

— Je crois qu’il vaut mieux que sir Cecil vous explique la situation en privé, sans que je fasse le moindre commentaire. Je sais que vous préférerez qu’il vous explique tout avec ses propres termes, et il pourra répondre à toutes vos questions dans la plus stricte confiance. J’ajouterai, Maisie...

Lord Julian sourit à son ami.

— ... que j’ai informé mon bon ami, ici présent, que vos tarifs étaient non négligeables et que vous méritiez chaque centime !

Maisie sourit et inclina la tête.

— Merci, lord Julian.

— Très bien. Bon ! Je vais regagner mon antre pour une dizaine de minutes. Ensuite, je vous rejoindrai.

Sir Cecil Lawton s’agita nerveusement sur son siège, puis il se releva et alla se tenir dos à la cheminée. Maisie se laissa aller légèrement en arrière dans son fauteuil, un mouvement qui poussa Lawton à s’éclaircir la gorge et à prendre la parole.

— C’est tout à fait singulier, mademoiselle Dobbs. Je n’avais jamais imaginé être un jour amené à demander de l’aide dans ce domaine...

Il ferma les yeux et secoua la tête, puis il les rouvrit et reprit :

— Mon fils unique, Ralph, est mort à la guerre.

— Je suis désolée, sir Cecil, dit Maisie d’une voix douce.

Sentant que Lawton devait se défaire d’un fardeau, elle se pencha légèrement en avant pour indiquer qu’elle écoutait attentivement. Il avait prononcé le prénom de son fils *Rafe*, à l’ancienne.

— J’étais bien placé pour poser des questions, alors que j’étais – je suis – tout à fait convaincu que Ralph était perdu. Il était dans le Flying Corps¹. Ces gars-là pouvaient s’esti-

1. *Royal Flying Corps* : corps aérien de l’armée britannique pendant la Première Guerre mondiale.

mer heureux s'ils étaient encore en vie trois semaines après leur arrivée en France.

Maisie hocha la tête mais ne dit rien.

Lawton se racla de nouveau la gorge, tint un instant son poing contre sa bouche, croisa les bras, et continua.

— En revanche, mon épouse, Agnes, a toujours soutenu que Ralph était en vie. Elle est devenue très... très *instable*, dirons-nous, quand nous avons reçu la nouvelle. Elle croyait qu'il finirait par revenir, un jour. Elle disait qu'une mère savait ce genre de chose. Elle a fait une dépression nerveuse un an après la guerre. Elle avait commencé à fréquenter des spirites, des médiums et toutes sortes de charlatans, toujours pour tenter de prouver que Ralph était encore en vie.

— Nombreux sont ceux qui ont fait appel à de telles personnes, sir Cecil. Votre épouse n'était pas la seule dans ce cas.

Lawton hocha la tête et poursuivit son récit.

— L'un d'eux lui a même dit qu'un guide spirituel...

Il secoua la tête et se rassit en face de Maisie.

— Je suis désolé, mademoiselle Dobbs. Le simple fait de penser à tout cela me fait bouillir de colère. Le fait qu'une personne puisse exercer un tel pouvoir sur une autre m'est odieux. C'est déjà suffisamment douloureux pour une famille de subir une perte sans qu'un sorcier...

La voix de Lawton sembla vaciller, puis il se reprit.

— Toujours est-il que l'on a dit à mon épouse qu'un guide spirituel lui avait transmis un message depuis l'au-delà, selon lequel Ralph n'était pas mort, mais bel et bien en vie.

— Cela a dû être dur pour vous.

Maisie prit soin de ne rien trahir de ce qu'elle ressentait, mais il y avait quelque chose dans l'attitude de Lawton tandis qu'il parlait de son fils qui la mettait mal à l'aise. La peau de sa nuque picotait légèrement, à l'endroit où la

cicatrice laissée par un éclat d'obus était gravée sur son cuir chevelu. *Son estime pour son fils a été compromise.*

— Mon épouse a passé les deux dernières années de sa vie dans un asile, mademoiselle Dobbs, un établissement privé à la campagne. Je ne pouvais pas me permettre de laisser des rumeurs mettre en péril mon poste. Elle était très bien soignée.

Maisie regarda l'horloge comtoise dans le coin de la pièce. Elle devait accélérer le mouvement.

— Dites-moi, sir Cecil, en quoi puis-je vous être utile ?

Lawton s'éclaircit encore la voix avant de répondre.

— Agnes, mon épouse, est décédée il y a trois mois. L'annonce de son décès a été publiée dans le *Times*, comme d'habitude, et les funérailles ont été discrètes. Sur son lit de mort, elle m'a supplié de lui promettre que je retrouverais Ralph.

— Oh...

Maisie joignit les mains, comme en prière, et les posa sur ses lèvres.

— Oui. J'ai promis de trouver quelqu'un qui est mort.

Il se tourna afin de faire directement face à Maisie, pour la première fois.

— Il est de mon devoir de le rechercher. C'est pourquoi je m'adresse à vous – sur le conseil de Julian.

— Lord Julian travaillait au sein du ministère de la Guerre, pendant la guerre. Je suis sûre qu'il a accès aux registres.

— Bien sûr, et les recherches n'ont révélé que ce que nous savions déjà : le capitaine Ralph Lawton, du RFC, est mort en France en août 1917.

— Qu'attendez-vous de moi, sir Cecil ?

— Je veux que vous prouviez que mon fils est mort, une bonne fois pour toutes.

— Je suis désolée, mais il faut que je vous pose la question : qu'en est-il de sa tombe ?

— Ah, oui, la tombe ! Mon fils est mort dans un brasier quand son avion s'est écrasé. Il ne restait pas grand-chose de l'appareil, et encore moins de mon fils. Ses restes sont enterrés en France.

— Je vois.

— Je prends ces dispositions pour tenir la promesse que j'ai faite à ma femme.

Maisie fronça les sourcils.

— Mais de telles recherches risquent de durer indéfiniment, et d'être difficiles à supporter, si je puis me permettre, sir Cecil.

— Certes, certes, tout à fait, je comprends. Toutefois, j'ai décidé de fixer une limite de temps pour cette tâche.

Elle poussa un profond soupir.

— Sir Cecil, comme vous le comprenez certainement, dans le cadre de mon travail, j'ai l'habitude des requêtes insolites, et il m'est arrivé d'accepter des missions que d'autres avaient refusées ou dont ils avaient tiré profit. Dans un cas comme celui-ci, il est de ma responsabilité de prendre en compte votre bien-être – si je peux parler franchement.

— Je vais parfaitement bien, vous savez. Je...

Maisie se leva, se dirigea vers la fenêtre, jeta un coup d'œil à sa montre, et se retourna pour faire face à Lawton.

— L'honnêteté brutale est souvent nécessaire, dans mon travail, et je dois – comme je le disais – parler franchement. Vous avez récemment été endeuillé, et votre épouse a fait peser sur vous le poids d'une terrible promesse : retrouver un fils qui, selon toute vraisemblance, est mort. Il semblerait que, depuis que vous avez appris la nouvelle de sa mort, vous n'avez pas pu sceller son décès par les rituels que nous devons tous accomplir pour libérer ceux qui appartiennent au passé.

Elle marqua un temps d'arrêt, regarda Lawton, puis continua :

— Ce n'est que par le biais d'un tel pèlerinage de deuil que nous sommes libres de nous souvenir des morts avec sérénité. Si je me charge de cette affaire, votre traversée du chagrin et du souvenir sera d'une importance primordiale pour moi. Voyez-vous, sir Cecil, je ne sais pas encore comment je procéderai, mais je ne sais que trop bien à quel point cela sera difficile pour vous de revivre votre perte tandis que je mènerai mon enquête ; et, bien sûr, j'enquêterai sur ceux que votre épouse a consultés pour avoir confirmation du sentiment qu'il était en vie.

— Je vois. Du moins, je crois que je vois. Je pensais que vous pourriez simplement examiner en détail les archives, aller en France, et...

Lawton laissa sa phrase en suspens, ne trouvant pas ses mots. De toute évidence, il n'avait pas la moindre idée de ce que Maisie pourrait bien faire en France.

— Permettez-moi de faire une suggestion, si vous le voulez bien, sir Cecil. Réfléchissez à tout ce que je viens de vous dire, et aux répercussions de mon enquête. Ensuite, veuillez me téléphoner au bureau, et nous commencerons à ce moment-là si vous voulez toujours que je cherche la vérité concernant la mort de Ralph.

Maisie glissa la main dans son porte-documents et en sortit une carte de visite, qu'elle tendit à Lawton. Dessus était écrit son nom, suivi des mots *Psychologue et Détective privée*, et de son numéro de téléphone.

Lawton examina la carte quelques instants, puis il la glissa dans la poche de son gilet.

— Très bien, c'est d'accord. Je vais réfléchir à l'ampleur de ma requête.

— Bien. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, sir Cecil, je dois vraiment me dépêcher. J'ai rendez-vous pour dîner, ce soir.

Un unique coup frappé à la porte annonça l'entrée tout à fait opportune de lord Julian Compton.

— J'ai pensé que vous auriez pratiquement terminé.

— Oui, Julian. Mademoiselle Dobbs s'est montrée très obligeante.

Sir Cecil tendit la main à Maisie.

— J'espère avoir de vos nouvelles en temps voulu, sir Cecil.

Maisie serra la main qu'il lui tendait et se détourna, s'apprêtant à partir.

— Une dernière chose concernant l'affirmation de votre épouse, sir Cecil : si vous choisissiez toutefois de vous lancer dans l'enquête, je serais curieuse de savoir si votre épouse avait attribué une raison au fait que Ralph n'était pas rentré à la maison – puisqu'elle le croyait en vie.